

LES H

Pour le bout de l'an de Jacques RIVIÈRE

Le 14 de ce mois marque le bout de l'an de Jacques Rivière. La brève durée qui avoisine ce mort aux vivants a plus fait pour lui que le reste de sa trop courte carrière. Elle a vu paraître les lettres à Claudel et ce livre magistral : *A la trace de Dieu*. Nous avons dit ailleurs la sorte de surprise qu'on éprouvait à voir Jacques Rivière, croyant désormais sain, fort et optimiste. Mais ce terme ne prend tout son sens que si on sait comment il a été atteint et cette pleine réalisation de la personne ne perd rien, même si on examine la personnalité complexe, hésitante dont elle est partie.

Ce qui me semble caractériser Jacques Rivière, c'est le souci du spirituel. Il ne s'arrête point aux jeux de l'intelligence et il semble apprécier l'art en tant que divertissement avec un assez froid dédain. Il est curieux d'âmes, il est surtout curieux de son âme. Il s'observe et s'observant il se châtie. Il semble alors protestant sans remède et l'influence de M. André Gide pèse sur lui d'un poids terrible. Rien de plus « gidien » que ce roman admirable et affreux : *Aimée*, dont le pénitent le plus austère n'eût pas osé rêver.

Les moralistes et surtout les moralistes chrétiens établissent que l'homme abandonné à soi ne saurait se satisfaire, trouve une épine au sein de chaque rose et rencontre son néant ou tout au moins sa faiblesse parmi les plus fortes joies. L'amour, par exemple, qui l'engage tout entier et lui promet les satisfactions où il croit devoir le mieux se complaire, l'amour le lasse quand il ne le désespère point et il arrive que, pour un amant aussi, le pire soit le succès : on meurt de lassitude comme d'attente. Jacques Rivière appliquant à cette passion une âme inquiète, ardente et merveilleusement armée pour s'atteindre, on devine ce qu'il en fait. A la vérité, il lui suffit de l'analyser pour la détruire, il lui suffit de se regarder aimer pour se rendre impuissant à aimer. Bourreau de sa partenaire, son héros a pour excuse qu'il se supplicie d'abord lui-même et qu'il ne parvient à goûter que les cendres où se réduit, peu à peu ou vite, le sentiment.

Retournant à son usage seule la pointe acérée dont il se déchire ou se demande ce qu'une telle critique va laisser de l'homme. Et on le trouve dans les pages précieuses consacrées à la sincérité envers soi-même. Cette sincérité qu'est-elle ? Non point, comme on le dit trop vite, ce qui jaillit immédiatement, spontané en apparence, d'une réaction naturelle mais, au contraire, ce qui est travaillé, cherché. Le facile, le correct, l'élégant peut être traduit, surtout l'ordinaire, le banal; la réflexion va au fond et en tire ce qu'il faudra ordonner, parfois péniblement. « Ce sont mes seules des pensées », nous confie le chercheur, « qui sont les vraies, celles qui m'attendent, celles jusqu'où je ne vais pas. Il n'y a pas que les autres qui pensent en moi; au plus profond de moi une basse et continue méditation — et dont je ne saurais rien, si je ne fais effort pour la connaître, c'est mon âme... » On a reconnu là le bergsonisme dans ce qu'il a de meilleur : le bergsonisme d'expérience et non plus la spéculation.

Dans sa quête même de la foi et tant qu'il ne l'a pas rejointe, Jacques Rivière s'agite, se blesse, se durcit et laisse passer encore cette sorte d'égoïsme de malade qui rendait si affreuses les pages d'*Aimée*... Il veut vivre, soit ! La vie ne prend de lui, ni la bonté naturelle qu'elle revêt chez le païen, ni la charité qui la sauve dans le chrétien. Elle demeure trop attentive à elle, à son cours, à son progrès, à son moindre tressaillement. D'un mot l'auteur confesse tout : « ..Je ne peux pas souhaiter d'être différent... » écrit-il.

L'obstacle était là et une croyance fixe et ferme le devait lever. Le catholicisme si puissant et si souple, à son gré, quand il le faut, affaiblit ou renforce. Il humilie le riche et il exalte le pauvre; il règle l'enthousiasme et inonde les âmes arides. Il n'y a qu'à ouvrir *A la trace de Dieu* pour voir ce qu'il a fait de Jacques Rivière. Désormais tout est calme, généreux et grand. Les délectations moroses de l'artiste s'effacent, les réserves ou les dédains du philosophe s'humanisent, l'orgueil cède à l'amour du Roi de tout amour. Bien mieux l'intelligence se voit restaurée dans ses droits. On l'avait un peu facilement, jusque-là confondue avec la raison discursive. Elle redevient ce qu'elle est : l'intuition éblouissante du réel.

Gonzague TRUC.

